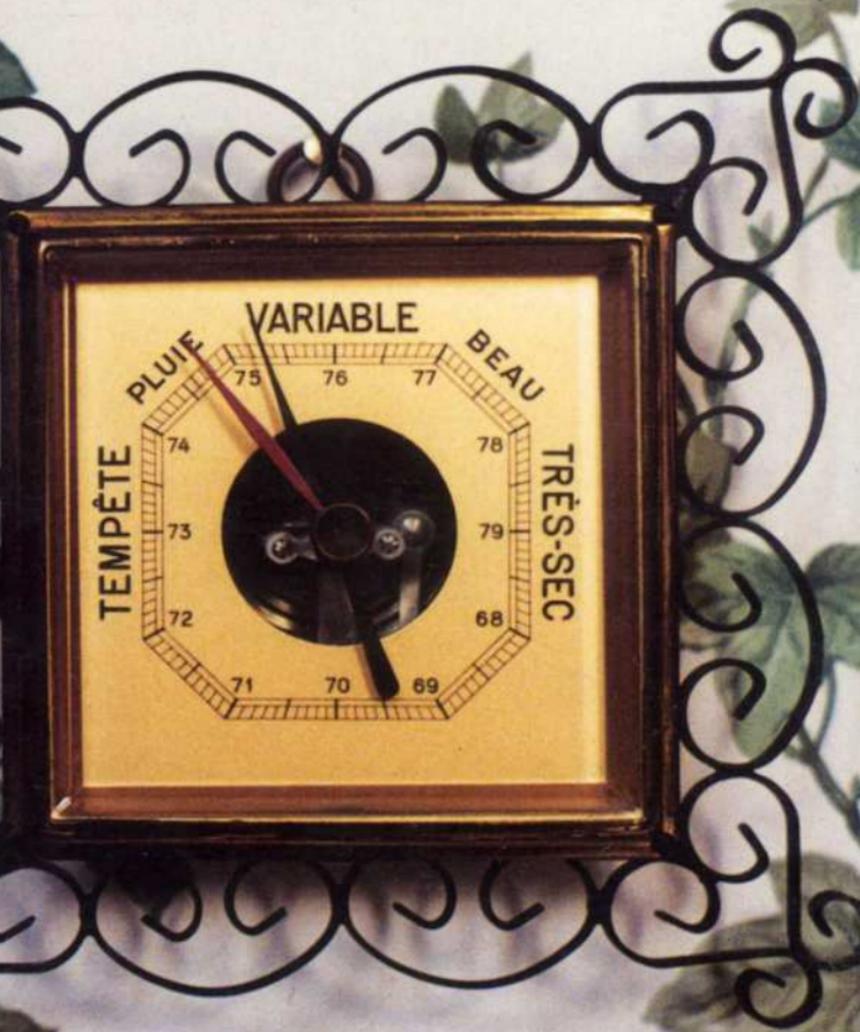


JEAN-PIERRE CESCOSSE  
APRÈS DISSIPATION  
DES BRUMES MATINALES



LE DILETTANTE  
Extrait de la publication



Jean-Pierre Cescosse

*Après dissipation  
des brumes matinales*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : Anne-Marie Adda**

© Le Dilettante, 1999.

ISBN 978-2-84263-500-8

# *Concasseur*



AU DÉBUT de l'hiver, cette année-là, le père d'Antoine Freming était passé dans le concasseur. À la sortie il mesurait soixante centimètres. Un amas de chairs et d'os broyés : désormais, c'était ça, le père d'Antoine Freming.

Il n'était pas le premier. Deux ans plus tôt, Paul Milosetti était mort de la même façon : happé par le tapis roulant où les blocs de calcaire se déversaient, dans le fracas et la poussière qui vous rongerait les poumons.

Pour Milosetti, ils s'étaient mis en grève. Le syndicat incriminait les conditions de travail. Il avait obtenu la pose de rambardes et une prime pour les ouvriers affectés à ce poste.

L'usine produisait de la chaux. Les douze fours fonctionnaient jour et nuit.

Calciné entre 900 et 1000°C, le carbonate de calcium, extrait des carrières, se transforme en oxyde de calcium, en chaux vive, autrement dit. Sous cette forme ou éteinte par hydratation, la chaux connaît de multiples usages. Elle entre dans la composition des mortiers, des enduits, du ciment, du béton ; elle est utilisée pour assécher et stabiliser les sols ; on l'emploie dans l'épuration et la stérilisation des eaux ; on l'utilise en papeterie, comme agent blanchissant par exemple ; dans l'agriculture, comme correcteur de l'acidité des sols ; pour la fabrication des colles et des solvants, etc.

À l'époque, je ne savais rien de cela. Je préférais me perdre en vaines et bouton-neuses tentatives de mariage entre l'umour sans h prôné sans prosélytisme par Jacques Vaché et le spleen baudelairien (non ça doit être un peu plus tard, ça). Ou encore

m'adonner avec gloutonnerie à l'auto-luxure (Antoine Freming appartenait au réseau d'achats, prêts et reventes de magazines et BD adultes qu'avec deux ou trois autres, nous avons formé). J'allais même jusqu'à livrer mes tibias à l'équipe de football, section cadets.

Le quartier où nous vivions se composait de petites maisons jumelées, à un étage, disposées autour d'un espace à gazon, la « pelouse », elle-même ceinturée par vingt arbres faméliques. La « pelouse » – comme les jardins, les arbres, le bitume, les carrosseries, le terrain de foot voisin – était recouverte d'une pellicule blanchâtre due aux retombées des combustions. Parfois, aussi, c'était une sorte de sable, couleur cuivre, qui collait aux semelles et s'infiltrait jusque dans les maisons, par chaque interstice, chaque encoignure, chaque jointoiment défailant, mais la plupart du temps, trois kilomètres à la ronde, sous les fumées incen-

santes des fours, tout était d'un blanc grisâtre.

La fenêtre de ma chambre donnait sur la deuxième batterie, à cinquante mètres des rails, que nos pères traversaient, par raccourci, pour se rendre au travail.

Le père d'Antoine avait dans la Résistance appartenu au groupe Dunkerque, après qu'il se fut soustrait au S.T.O. (début 43, il avait œuvré à son rapatriement pour raison de santé, et avait pris le maquis). Il émargeait à la section Francs Tireurs Partisans. J'imagine qu'au moment de sa mort resurgirent, dans la mémoire de ses rares compagnons, les nuits de sabotage, les trains déraillés, les locomotives et les wagons s'écrasant dans les fossés, les voies ferroviaires salutairement détruites, les postes de garde mitraillés, les corps enterrés en hâte, ce jeune ami de dix-sept ans blessé au cours d'un assaut et achevé d'une balle dans la nuque par les Allemands ; resurgi-

rent le danger, l'amertume, la colère, la fierté ; toutes choses venant se déposer en un petit grésillement de cendre froide sur la boîte où gisait désormais et à jamais le corps compacté de Marcelin Freming, en sa quarante-neuvième année.

Le jour de l'enterrement, les fours ont cessé de fonctionner pendant quatre heures. Nous n'avions jamais connu ce silence, il ne nous ressemblait pas, n'avait rien d'apaisant et nous nous sommes mis à en avoir un peu peur. Nous étions vêtus de noir dans l'église trop exigüe pour accueillir tout le monde. Antoine était livide, on aurait dit qu'il s'était badigeonné à la chaux. Ses yeux étaient rouges et gonflés. J'avais de la peine pour lui. Je ressentais de la révolte, aussi, envers je ne savais quelles lointaines et puissantes instances.

Au cimetière, autour de la fosse, les hommes avaient revêtu leur casque de chantier ; quelques-uns pleuraient ; certains

serraient les poings ; d'autres relevaient leur col de façon à ce qu'on ne puisse pas voir leurs lèvres trembler ; d'autres encore travestissaient leur indifférence ou leur ancienne inimitié pour le mort sous l'anonymat protocolaire.

Cette fois, la grève n'eut pas lieu, malgré des vellétés ici ou là. La direction affirmait qu'au moment des faits le père d'Antoine se trouvait en état d'ébriété et brandissait la menace de « sanctions légitimes dans le cas où des menées subversives imputables à une infime minorité » viendraient à se produire. En ce temps-là, il y avait encore une buvette au sein même de l'usine. On pouvait s'y procurer bière et vin à très bas prix. Peu après l'accident, ils l'ont supprimée ; personne n'y a trouvé à redire.

Deux mois plus tard, la mère d'Antoine s'est suicidée sur la tombe de son mari, en avalant des barbituriques. Le curé a consenti à une cérémonie, ce qui constitua un pré-

cèdent : à l'époque, l'Église catholique, apostolique et romaine prohibait qu'on inhumât religieusement les suicidés.

Antoine était fils unique. Il est parti vivre chez sa tante, dans un bourg proche. Nous étions en quatrième et nous fréquentions le même collège. Je me souviens que, jusqu'à la fin de l'année, on ne l'a pas revu. Pendant les grandes vacances non plus, je n'ai pas pu le voir. Mon père était brouillé avec son oncle, se refusait à toute concession, arguant de différends où se perdait la mémoire ancestrale, comme en un puits de ténèbres.

À la rentrée, Antoine est revenu au collège. Il devait doubler sa quatrième.

Le 24 septembre, cette année-là, un surveillant, inquiet d'une station prolongée aux toilettes pendant une heure d'étude, l'a découvert baignant dans son sang, sous un lavabo. Il s'était tranché la gorge, au cutter.

# *Vache sans suite*



DANS LA VIE, en général, on ignore les vaches. On a tort. On ne prête attention à ces bêtes que lorsqu'elles sont prises d'encéphalopathie spongiforme, car on les mange et on l'attrape.

J'ai eu un copain qui a aimé une vache ; oui, la femelle du taureau ; le mammifère au pis. Je vous rapporte les faits.

Un soir de Mai 81, Marc Laumier et moi nous étions rendus à une fête à laquelle personne ne nous avait conviés. Au bout d'un moment (razzia sur le buffet, pâté, jambon, whisky, sangria, c'est qui ces deux-là ? c'est qui ? tu les connais, Jean-Pat ?) il fallut expliquer notre présence à un grand

nombre d'individus. Leur hostilité à notre égard, autant que la nôtre à leur endroit, ne faisait aucun doute. Si bien que Marc Laumier, malgré le talent pugilistique et la vigueur qu'habituellement nul ne lui déniait, avait subi, euh, des revers. Il avait un œil mi-clos, violet. Son tee-shirt lui collait à la peau en raison du sang qui le maculait. Je comptais quant à moi, je le confesse, une dent en moins. Passons. Nous avons émigré vers une autre soirée, non privée celle-là. À l'entrée, le molosse nous avait fait jurer de nous tenir à carreau sinon gare à nous. Oui m'sieur. Nous étions sortis vers cinq heures, parmi les derniers.

Le jour se levait. Nous aurions une belle journée de printemps. Marc Laumier conduisait pour une fois sans outrance sa vieille Ford. Celle-ci encaissait crânement les aspérités et éminences propres à nos routes secondaires. Bruce Springsteen nous contait son périple dans un véhicule acquis par

effraction, *I'm driving a stolen car*. On écou-  
tait cette cassette depuis des mois. *The river*.

À la place du mort, je regardais défiler les  
champs de colza, je digérais mes Kronen-  
bourg. À l'aide de Gauloises sans filtre.

Tout à coup, Marc Laumier me posa  
cette question :

– Tu crois en Dieu, toi ?

Je crus d'abord qu'il plaisantait. Je me  
tournai vers son œil amoché. Aucun signe  
de facétie. Je ne l'avais jamais vu aussi *grave*.

Je réfléchissais en retournant la cassette.  
Je regardais son avant-bras musculeux sur  
quoi avaient pris place, à l'encre de Chine,  
quelques emblèmes ésotériques. Je caressais  
l'anneau d'argent qui ornait depuis peu  
mon lobe droit, tâchant de rameuter mes  
lumières, théologie négative, argument  
ontologique, etc. Mais j'avais tout perdu, ce  
matin-là. Mes avis, autorisés ou pas, s'éga-  
raient dans une bouillie sans nom, le tom-  
beau des convictions.

– Tu crois en Dieu ? je te demande, me pressa-t-il.

– Ça m’arrive, dis-je, démuni.

– Ça t’arrive ? Ça veut rien dire, ça. Soit tu crois soit tu crois pas !

– C’est plus compliqué que ça, répondis-je, sous le fardeau soudain d’une abyssale paresse et pensant aux sanctions qui se profilait pour *m’apprendre* à ne pas être rentré de la nuit. (En plus : trouver une cause plausible pour l’incisive manquante).

– Ah bon, alors t’es même pas foutu de savoir si tu crois ou pas ?

– Je ne suis pas le seul, hein. D’abord, je considère que croire en Dieu, je veux dire en un dieu *révélé*, celui de la Bible ou du Coran, ça implique de vivre conformément à des *commandements*, ça implique une certaine forme de...

– On s’en fout de ça. Tu te défiles, là. Je te parle de TOI, pas des Évangiles.

Marc Laumier avait, je crois, peu pratiqué

Saint-Augustin. Nouvelle preuve, si besoin est, de l'absence de corrélation entre érudition et acuité. Retenez ça. Ça pourrait vous resservir.

Acculé dans mes derniers retranchements, je décidai d'en finir :

– Tu crois vraiment que c'est le moment ?

– Ah bon, parce qu'il y aurait des moments pour ça, en plus ?

L'ironie était perceptible et je me constatais infécond. Sec. Privé d'inspiration. C'était terrible.

– Et toi ? lui retournai-je.

– Quoi, moi ?

– Tu crois en Dieu ?

Il rit, de son rire franc et quasi paternel (Marc Laumier avait six ans de plus que moi) :

– Pour l'instant, j'ai surtout envie de pisser.

Il stoppa la voiture sur un bas-côté ; il sortit pour se soulager. C'est là que la ren-

CE 122<sup>e</sup> TITRE DU DILETTANTE A  
ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER À 1 515  
EXEMPLAIRES LE 16 MARS 1999  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À  
MAYENNE (MAYENNE). IL A ÉTÉ  
TIRÉ, EN OUTRE, 33 EXEMPLAIRES  
SUR VERGÉ, NUMÉROTÉS À LA  
MAIN. L'ENSEMBLE DE CES EXEM-  
PLAIRES CONSTITUE L'ÉDITION  
ORIGINALE DE « APRÈS DISSIPATION  
DES BRUMES MATINALES »,  
DE JEAN-PIERRE CESCOSSE.

DÉPÔT LÉGAL : 1<sup>er</sup> TRIMESTRE 1999.